

GOSSAGE, Peter, *Families in Transition: Industry and Population in Nineteenth-Century Saint-Hyacinthe* (Montréal, McGill-Queen's University Press, 1999), xviii-299 p.

Robert C. H. Sweeny

Volume 54, Number 1, Summer 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/305667ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/305667ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sweeny, R. C. H. (2000). Review of [GOSSAGE, Peter, *Families in Transition: Industry and Population in Nineteenth-Century Saint-Hyacinthe* (Montréal, McGill-Queen's University Press, 1999), xviii-299 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 54(1), 142–147. <https://doi.org/10.7202/305667ar>

GOSSAGE, Peter, *Families in Transition: Industry and Population in Nineteenth-Century Saint-Hyacinthe* (Montréal, McGill-Queen's University Press, 1999), xviii-299 p.

Quel fut le rapport entre l'industrialisation et la formation familiale ? La question est importante, voire fondamentale, et, dans une étude aussi soignée que circonscrite, Peter Gossage nous fournit des éléments de réponse. D'abord, les conditions matérielles priment les facteurs cultu-

rels, car l'appartenance de classe fournit le contexte essentiel pour comprendre les multiples choix individuels et familiaux. L'auteur décrit les dynamiques démographiques propres à chaque classe sociale. Et il est clair que les ouvrières n'imitèrent pas les bourgeoises. Mais, si essentiels soient-ils, ces rapports sociaux n'expliquent pas tout. C'est plutôt l'évolution des rapports de genres qui semble déterminante. Parmi les nombreux exemples amenés par Gossage, citons celui de centaines de femmes qui, soumises à des pressions religieuses très fortes, résistèrent en choisissant de réduire le nombre de leurs grossesses.

La structure du livre est simple. Il commence par une présentation de la méthode choisie, soit la reconstitution familiale de trois cohortes de couples mariés à la cathédrale de Saint-Hyacinthe au cours des années 1850, 1860 et 1880. Suivent une mise en contexte et une description de l'industrialisation de Saint-Hyacinthe. Le cœur du livre est sa partie démographique, laquelle se divise en trois chapitres portant respectivement sur le mariage, les jeunes foyers et la taille des ménages. Une brève conclusion, suivie d'une longue réflexion méthodologique, une cinquantaine de pages de notes et une bibliographie complètent le volume.

La mise en contexte consiste en une comparaison entre la croissance industrielle de Saint-Hyacinthe et celles de Québec, de Hull, de Sherbrooke, de Valleyfield et de Trois-Rivières. Gossage en conclut que l'industrialisation de Saint-Hyacinthe suit un « modèle d'industrie légère » qui fut « extrêmement répandu » au Québec (p. 35). Ainsi, ses résultats doivent s'appliquer ailleurs. Afin de mieux faire comprendre ce modèle, Gossage décrit l'état de l'industrie à Saint-Hyacinthe. Trois sources sont privilégiées. Tout d'abord les annuaires. Selon celui de 1857, Saint-Hyacinthe était alors une petite ville vivant au rythme de la campagne environnante, ce qui contraste avec la spécialisation et la diversification qui ressortent de l'annuaire de 1902. Ensuite, le recensement industriel de 1871 l'aide à identifier les secteurs importants, tandis que les recensements imprimés de 1861 et de 1891 lui permettent de dénombrer la main-d'œuvre. Enfin, l'auteur décrit les conditions de travail dans les secteurs du tricot et de la chaussure à l'aide des témoignages ouvriers devant la Commission royale d'enquête sur les rapports entre le capital et le travail de 1888. Gossage conclut qu'à partir des années 1850, « le capitalisme industriel arrive selon un horaire décalé » (p.78), affectant certaines activités productives et ne touchant guère à d'autres. Néanmoins, dès les années 1880, les usines transforment à tout jamais la vie de cette communauté et de ses habitants.

Ce portrait fait problème. L'industrialisation n'est pas une chose. Elle est encore moins une chose toute faite. Elle n'arrive pas en train, comme un touriste de la Nouvelle-Angleterre. L'industrialisation est la maturation du capitalisme, un processus qui arrive au sein même de la société. Certes, son histoire est celle de transformations et de destructions de rapports existants, mais elle est aussi, tout autant dirais-je, celle de la résistance et de la capacité de créer des rapports nouveaux. Si on réduit ce processus complexe, propre à chaque société, à un simple modèle, léger ou lourd, qui se reproduit un peu partout au *xix*^e siècle, on nie sa spécificité historique. Alors, ni les femmes ni les hommes ne façonnent plus leur monde. Elles et ils lui survivent. L'industrialisation ne devient qu'un contexte : un arrière-plan sombre devant lequel actrices et acteurs ne prennent plus que les décisions concernant leur vie intime.

C'est cette vie intime que Gossage nous convie à examiner, en commençant par le mariage. Son analyse, disais-je, repose sur trois cohortes de couples mariés à la cathédrale, soit 289 couples mariés entre 1854 et 1861, 277 entre 1864 et 1871 et 340 des 450 couples mariés entre 1884 et 1891. S'appuyant sur la position socioprofessionnelle du mari, il classe ces couples en quatre catégories : cultivateurs (24 %), journaliers (11 %), travailleurs manuels (45 %) et bourgeois (20 %). Cette classification fournit la base du lien qu'il établit entre comportement démographique et conditions sociales. Bien que la plupart des femmes aient travaillé avant de se marier, les registres de paroisse sont muets à cet égard. Cependant, dans 513 cas, Gossage connaît l'appartenance socio-professionnelle du père de l'épouse au moment du mariage de sa fille. Il utilise cette information pour analyser l'endogamie. Il en conclut que les femmes étaient de provenances diverses, mais que la mobilité sociale résultant de leur mariage était à sens unique. Très peu de femmes issues de la classe ouvrière ont pu sortir de leur milieu d'origine. Il est toutefois difficile d'évaluer ces résultats, car cette façon de comparer le mari au père ignore le parcours, et donc l'histoire, du couple. Sans doute est-ce à l'usine que plusieurs filles de cultivateurs rencontrèrent leurs futurs époux, eux-mêmes fils de cultivateurs.

Les résultats de loin les plus importants de ce chapitre concernent l'âge au moment du mariage. Rappelons que sur la base d'extrapolations à partir des recensements, les démographes estiment qu'au Québec, pendant la dernière moitié du *xix*^e siècle, l'âge au premier mariage des hommes augmente graduellement pour atteindre 27 ans en 1891, alors que pour les femmes, il reste plutôt stable autour de 24,5 ans. Or, déjà au

cours des années 1850, on se marie nettement plus jeune à Saint-Hyacinthe : deux ans plus tôt pour les femmes et presque trois ans plus tôt pour les hommes. Cet écart ne cessera de croître et il reflète en cela assez fidèlement les différences de comportement entre les catégories socioprofessionnelles. Entre 1884 et 1891, les jeunes travailleurs manuels se marient quatre à cinq ans plus tôt que la moyenne québécoise, alors que l'écart pour les jeunes bourgeois n'est que d'un an.

Établir avec certitude l'âge des gens au XIX^e siècle n'est pas chose facile. Les données des recensements ne sont pas fiables et les registres de mariages comportent leur lot de problèmes. Seule la reconstruction familiale permettrait une analyse rigoureuse ; mais à grande échelle, celle-ci n'est pas encore possible pour la vallée du Saint-Laurent. Est-ce cela qui explique la réticence avec laquelle Gossage présente ses résultats concernant l'âge au mariage ? Je ne peux pas le dire. Mais une chose est certaine : malgré un travail solide, il choisit de ne remettre en question ni le consensus disciplinaire actuel ni les méthodes qui le sous-tendent. Malheureusement, ses choix risquent de réduire les résultats de son propre travail à de simples exceptions.

Deux maris sur cinq et une épouse sur cinq, parmi les couples qu'il étudie, ne sont pas originaires de Saint-Hyacinthe. Il est donc plus que probable que bon nombre de jeunes couples qui se marient à la cathédrale s'installent par la suite ailleurs. Chose sûre, Gossage n'a repéré que 386 couples dans le recensement qui suit leur mariage, dont à peine un sur six dans lequel le mari vient d'ailleurs. Ainsi, l'analyse des jeunes foyers, qui repose sur le jumelage des registres de paroisse et des recensements, ne prend en compte qu'une minorité, soit 42 % de ses 906 couples initiaux. Bien qu'il soit conscient du problème, Gossage ne répartit pas moins ces 386 couples en trois périodes et, pour chacune d'elles, en quatre catégories socioprofessionnelles. À la fin, le nombre de cas qui sous-tend l'analyse comparative devient très réduit.

Ce jumelage de sources permet une analyse plus fine de la composition des foyers, mais telle n'est pas sa raison d'être. Gossage a fait ce travail afin de vérifier si, dans un contexte où les foyers simples sont largement majoritaires, la famille étendue est importante. Les résultats sont fort intéressants et vont surprendre plusieurs par l'ampleur du phénomène qu'ils mettent en évidence. Rappelons que Gilles Lauzon a déjà démolì la thèse du surpeuplement dans les logements ouvriers : dans les recensements, il y avait confusion entre foyer familial et maison (*RHAF*, 46,1). Ainsi, d'après Lauzon, le taux de logement partagé dépasse rare-

ment 4 %, alors que les « misérabilistes » parlaient de 25 % à 35 %. Gossage tranche ce nœud : chaque famille constitue un foyer distinct. La question devient alors de savoir combien de foyers, dans une même bâtisse, sont apparentés à l'un des jeunes foyers qu'il étudie.

La majorité (56 %) des couples étudiés occupent une maison unifamiliale, mais la moitié des autres ont comme voisin immédiat un ou des parents très proches. S'agit-il d'une conséquence de la jeunesse exceptionnelle des foyers qu'il analyse ? Malheureusement, vu la réticence de Gossage à réfléchir sur le caractère exceptionnel ou pas de ses couples, personne ne peut répondre. Néanmoins, ces résultats donnent à penser que le nombre de duplex et de triplex construits pendant ces années témoignerait d'une revalorisation de réseaux familiaux. Or, la définition et le maintien de ces réseaux relèvent davantage des femmes. Voilà un élément possible pour mieux comprendre les rapports de genres en période de mutation.

Le chapitre le mieux réussi porte sur la taille des ménages. Les recherches de Gossage indiquent une baisse significative du nombre d'enfants par ménage. Entre la première et la troisième cohortes, le changement semble significatif : deux enfants de moins par ménage. Les femmes de trente ans et plus choisissent d'avoir moins d'enfants. Elles allongent la durée entre les naissances et elles cessent d'en avoir longtemps avant la ménopause. Ces pratiques nouvelles sont davantage le fait des habitants des villes et elles s'imposent différemment selon la catégorie socioprofessionnelle du mari. La réduction est la plus évidente dans le cas des familles bourgeoises. Mais, par une vérification tout à fait ingénieuse, Gossage démontre que l'instabilité d'emploi va jusqu'à influencer sur ces décisions intimes.

Le problème, et j'avoue de ne pas connaître son ampleur, se trouve entre la deuxième et la troisième cohortes, quand la ville de Saint-Hyacinthe grandit et qu'elle incorpore une partie de la paroisse adjacente de Notre-Dame du Saint-Rosaire. Située à proximité de la cathédrale, Saint-Rosaire devient la paroisse d'un nombre grandissant de résidents de Saint-Hyacinthe. Gossage choisit de limiter son dépouillement aux registres de la cathédrale, sauf en ce qui concerne les funérailles des couples. Or, étant donné que 144 membres de ses couples ont eu leur service funèbre dans une autre paroisse de Saint-Hyacinthe que celle de la cathédrale, ne pourrait-on pas concevoir que les baptêmes de certains enfants ont eu lieu ailleurs qu'à la cathédrale ? Si tel est le cas, les baptêmes dans une église desservant un nouveau quartier, en haut de la

côte et à l'ouest des usines, concerneraient plutôt les familles, sinon bourgeoises, du moins des couches plus aisées de la classe ouvrière, c'est-à-dire celles où les pratiques de réduction de la taille des ménages sont les plus répandues.

Ce livre important est rédigé avec une sympathie évidente pour les femmes et les hommes de la classe ouvrière. Peter Gossage aborde un sujet difficile et aride et le rend clair et fertile. De plus, son recours fréquent aux cas individuels fait en sorte que le texte est toujours vivant. Mes étudiantes et étudiants vont aimer ce livre. Alors, pourquoi une recension aussi critique? Parce que la sympathie est essentielle, mais insuffisante. Peter Gossage conclut son livre sur la remarque suivante: «La vie familiale, comme toute autre forme de politique, reste l'art du possible.» Or, faire l'histoire de la maturation du capitalisme dans une petite ville québécoise exige une conception tout autre de la politique. Cela demande une approche conceptuelle qui est à la fois critique et imaginative. Une critique rigoureuse est certes nécessaire, afin de dépasser nos méthodes et idées si bourgeoises, mais surtout, il nous faut déployer une imagination confinant à l'impossible si nous voulons concevoir un monde réellement différent.

ROBERT C. H. SWEENEY

Département d'histoire

Memorial University of Newfoundland